

Goode, Patrick, Karl Korsch, *A Study in Western Marxism*,
MacMilland Press, London, 1979, 249 p.

André Vachet

Volume 11, Number 3, 1980

Quelques jalons de l'apport canadien au droit international

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701081ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701081ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vachet, A. (1980). Review of [Goode, Patrick, Karl Korsch, *A Study in Western Marxism*, MacMilland Press, London, 1979, 249 p.] *Études internationales*, 11(3), 539–542. <https://doi.org/10.7202/701081ar>

les exigences de l'ordre juridique international ». Mais comme le souligne lui-même l'auteur, il est vrai que la doctrine soviétique proclame que tous les principes du droit international doivent être interprétés et appliqués à la lumière de l'internationalisme socialiste ?

Ancien diplomate, l'auteur aurait pu facilement taire ses convictions personnelles au nom de l'objectivisme scientifique. Bien au contraire, on constate que l'aide fraternelle apportée par l'URSS à la Tchécoslovaquie de 1968 a laissé des traces indélébiles ; point d'opinions gratuites mais des jugements sévères à l'endroit de la politique soviétique. Ce sont des considérations politiques et idéologiques imposées par l'URSS qui sont à l'origine du *C.A.E.M.* ; faut-il donc s'étonner si l'URSS est devenue aujourd'hui une superpuissance politique et militaire alors que l'économie des pays membres du *C.A.E.M.* est en retard dans tous les domaines ? Si la pratique actuelle est poursuivie - note l'auteur, l'indépendance des pays de l'Est européens risque de devenir une pure fiction juridique.

Par ailleurs, le lecteur appréciera grandement les nombreuses comparaisons établies entre le *C.A.E.M.* et la *C.E.E.* D'un point de vue théorique, par exemple, l'intégration socialiste ne donne pas lieu à la création d'organes supranationaux tandis que le *Traité de Rome* est basé sur le principe de la supranationalité ; la réalité démontre, selon l'auteur, que le principe de la supranationalité est bien présent dans le cadre du *C.A.E.M.*, via l'existence des partis communistes, mais absente de la *C.E.E.* à cause des accords de Luxembourg de 1966. On note également cette similarité entre la recommandation adoptée dans le cadre du *C.A.E.M.* et le règlement de la *C.E.E.* ; la recommandation lie l'État membre puisque ce dernier, sauf en certaines circonstances exceptionnelles, s'est engagé à exécuter les recommandations du *C.A.E.M.*

Divisé en cinq parties (origine, sources et définition de l'intégration économique socialiste - fondements idéologiques et particularités juridiques - principes juridiques - voies et moyens juridiques de l'intégration - l'avenir de l'intégration) l'ouvrage comprend en outre

trois annexes : la première reproduit le texte de la Charte du Conseil d'entraide économique ; la seconde présente un organigramme du *C.A.E.M.* et la troisième publie le texte du *Programme complexe d'approfondissement et de perfectionnement de la coopération et de développement de l'intégration économique socialiste* (pp. 355-452). D'une haute qualité tant par la richesse de sa documentation que par le souci constant d'évaluer la portée de la règle de droit sur le terrain des faits, il plaira non seulement au juriste soucieux d'élargir ses connaissances sur l'univers des pays de l'Est, mais aussi à toute personne désireuse d'en savoir davantage sur le sens de l'intégration socialiste présentement en cours.

J.-Maurice ARBOUR

*Faculté de droit,
Université Laval*

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

GOODE, Patrick, *Karl Korsch, A study in Western Marxism*, MacMillan Press, London, 1979, 249p.

Depuis la mort de Karl Marx, le marxisme peut être plus que tout autre pensée a été le champs des affrontements les plus divers, des interprétations les plus divergentes. Il a fallu la puissance réductrice du léninisme et toute la férocité de la censure stalinienne pour accrédi-ter l'image d'un marxisme monolithique que seul viendrait faite éclater la crise du communisme mondial des dernières années. La vérité est tout autre si l'on songe aux luttes théoriques autant que politiques qu'ont menées Max Adler, Bernstein, Bukharine, Gramsci, Hilferding, Kautsky, Lénine, Luxembourg, Riazanov, Rubin, Trotsky, Wittfogel, pour n'en citer que quelques uns. C'est dans ce contexte que se situe Karl Korsch, contemporain de Lukacs auquel on l'associe sans beaucoup de raison et de l'École de Francfort qui l'a boudé. Il sera au centre de la controverse de « l'ultra-gauche » allemande et en sera la victime dis-crédi-tée depuis par tous.

Le livre de Patrick Goode ne vise pas directement à le réhabiliter, mais à rendre compte de façon critique de sa pensée pour l'évaluer dans l'ensemble du développement du marxisme. Or il apparaît immédiatement que les thèses les plus originales de Karl Korsch vont être le résultat d'un long processus de formation que l'auteur entreprend de retracer minutieusement à partir de l'analyse de ses premiers écrits.

Mais de ceux-ci, il nous semble avoir peu à retenir sinon le point de départ dans un libéralisme réformiste plus ou moins influencé d'abord par la « politique sociale » d'Adolph Wagner et de Gustav Schnoller, puis par le socialisme réformiste de Bernstein et de la « Société Fabienne ». Ce n'est qu'en 1919 dans la série d'articles *Was ist Sozialisierung?* écrite pour le journal de gauche *Freies Deutschland* que sa pensée se radicalise sur des bases plus morales et volontaristes que marxistes. La socialisation doit exclure les intérêts de la propriété privée du processus social de la production. C'est la condition de tout socialisme authentique. Celui-ci doit aussi rejeter la tentation étatique qui non seulement conduit à la bureaucratie paralysant l'initiative individuelle, mais surtout empêche l'émancipation des travailleurs (p. 22) et reproduit l'opposition entre les producteurs et les consommateurs.

Mais c'est moins son option socialiste en elle-même que le problème de la transition au socialisme qui va conduire Korsch au marxisme. En effet confronté d'abord par des problèmes politiques concrets et formé à la jurisprudence (qu'il enseigne à l'Université de Jena), il est amené à s'interroger sur le statut de la loi dans le processus de transformation sociale. Ce qui le conduit à la thèse marxiste de la base et de la superstructure démontrant que toute tentative par la classe ouvrière d'utiliser la loi pour protéger et affirmer ses intérêts vient en conflit avec les relations fondamentales d'exploitation (p. 45). Il en suit, comme il le soutient dans *La loi du travail pour les Conseils d'usines*, qu'il faut affirmer la lutte des classes contre la participation et la coopération qui conduisent directement à l'intégration des protestations populaires. Korsch aban-

donne donc son approche réformiste et laisse pointer pour un temps sa sympathie pour les anarcho-syndicalistes.

Marxisme et Philosophie, son oeuvre la plus importante, en fait la seule qui mérite vraiment l'attention, va reprendre et hausser au plan de la synthèse théorique ce qui était auparavant intuitions et programme politique. Il donne ainsi une portée universelle à son oeuvre qui prend la forme d'un système philosophique cohérent. Ce qui d'ailleurs, va l'amener à remettre en cause son engagement politique.

Le problème central ici, c'est le statut du marxisme en tant que philosophie, ou de la philosophie dans le marxisme une fois posé le principe du matérialisme dialectique impliquant le dépassement nécessaire de la philosophie bourgeoise idéaliste, mais aussi simultanément de toute philosophie en tant que telle (p. 65). Question d'autant plus dramatique pour Korsch que la réduction de la théorie marxiste de la révolution sociale en une critique théorique de la société sans aucune conséquence révolutionnaire se fait nécessairement en parallèle avec la réduction de la pratique sociale de la lutte du prolétariat (p. 66). Cette correspondance entraîne Korsch à poser directement le problème de l'idéologie « comme élément matériel de la réalité socio-historique générale » (cité, p. 67). Ce qui soulève alors la question de la véritable méthode du marxisme (p. 70).

Cette méthode part du concept de totalité même si celui-ci n'a pas pour Korsch la même exclusivité que pour Lukacs. Aussi la critique de l'économie politique et la critique de l'idéologie sont inséparables, ce qui renvoie à la totalité comme théorie et pratique (ou à la théorie et à la pratique comme totalité) et à la totalité de la base et de la superstructure comme réalité. Là, se fonde la matérialité de l'idéologie qui loin de se réduire à l'erreur, à l'imagination ou à l'illusion, est un élément intrinsèque du mouvement dialectique. La lutte idéologique devient ainsi constitutive de la lutte du prolétariat comme Engels l'avait déjà soutenu dans *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. D'ailleurs c'est la maté-

rialité des idées et de l'idéologie qui permet l'unité de la théorie et de la pratique (p. 78). Ici, Korsch doit soutenir que ce n'est pas les conclusions de la science et de la philosophie bourgeoise que le marxisme rejette, mais leur mode même de penser à la source en y dévoilant les présuppositions et les postulats. Il en suit aussi que le marxisme ne peut-être une pure science intrinsèquement indépendante des politiques et des pratiques de la lutte de classe. Ce qui ne peut pas d'ailleurs être compensé par une méthodologie positiviste soit quantitative soit historiciste (d'où le rejet de la sociologie générale comme science purement bourgeoise !)

En somme, le marxisme ne peut exister sans que ses buts soient fixés dans et par la praxis, rencontre et totalité de la théorie et de la pratique en rapport dialectique évitant à la fois le pragmatisme et la pure transcendance philosophique de l'idéologie. Évitant aussi de réduire le marxisme à sa forme comme tend à la faire la conception de la méthode dialectique de Lukacs, la position de Korsch réaffirme la relation nécessaire entre la forme et le contenu de la méthode évitant ainsi de tomber dans le piège d'une « nouvelle philosophie du matérialisme dialectique » en germe chez Lénine (celui de *Matérialisme et Empirio-Critique*) et caractéristique de beaucoup de penseurs marxistes de la période stalinienne. Ce qui d'ailleurs n'empêchera pas une conception simpliste de l'idéologie comme la pure et exclusive traduction des idées de la classe dominante (cf par exemple Bukharine, *Le matérialisme historique*). Korsch et surtout Gramsci combattons cette réduction, mais sans grand succès !

Mais l'auteur, Patrick Goode, remarque avec à propos que la position de Korsch tenant la pensée marxiste comme rien d'autre que la théorie de la révolution sociale, laisse intacte le problème de la science, de son objectivité, de sa nécessité, le problème des conditions objectives de l'activité du prolétariat, le problème des conjonctures spécifiques qui rendent possible ou impossible la révolution sociale. La conception de Korsch postule que celle-ci est toujours possible en toutes circonstances. Postulat volontariste et activiste in-

compatible avec le marxisme de Marx (pp. 82-83). Postulat réducteur aussi à sa façon en limitant la philosophie à une « action intellectuelle » complémentaire de l'action économique et de l'action politique. Il y a là aussi un positivisme qui s'ignore !

La publication de *Marxisme et philosophie* est contemporaine pour Korsch d'une implication de plus en plus grande dans les activités du parti. Député, journaliste, il sera au coeur des débats qui entourent la « bolshevisation » du parti dont il sera finalement une victime, tout identifié qu'il est à l'« ultra gauche ». Ces péripéties politiques l'amènent à la fois à contester la voie social-démocrate vers le socialisme et à commencer à douter de la voie léninienne sans encore en contester les bases philosophiques. Ce qu'entreprendront ses ouvrages suivants. (*La conception matérialiste de l'histoire* en 1929, puis *Karl Marx* en 1936), aboutissant à une révision du marxisme lui-même.

En effet Korsch va attaquer d'abord le léninisme sur deux plans, celui de la réduction du matérialisme à sa version mécaniste, et celui de la politique elle-même en considérant la pensée de Lénine comme « une simple forme idéologique assumée par la révolution bourgeoise dans un pays sous-développé » (p. 135).

Dans le premier cas, Korsch tente d'atteindre Lénine assez étrangement par l'intermédiaire de Kautsky séparant la forme et le contenu de la conception matérialiste de l'histoire abandonnant celle-ci à des lois universelles et réduisant par là le matérialisme dialectique au matérialisme contemplatif des philosophes du 18^e siècle que rejette Marx dans ses *Thèses sur Feuerbach*. Le léninisme devient aussi au mieux une pure théorie scientifique sans liens avec le prolétariat » (p. 117), et au pire, une reprise du kantisme.

Le second cas découle du premier. Lénine, après Kautsky, selon Korsch, réduit le marxisme à une idéologie en le séparant de la pratique historique par suite de son incapacité à distinguer entre l'idéologie et la théorie, conséquence de la séparation de la forme et du

contenu et de l'abandon de la dialectique au profit d'un simple matérialisme vulgaire.

Il est alors logique que cette critique du léninisme amène une réévaluation du marxisme russe qui ne représente plus pour Korsch une tendance progressive dans le mouvement ouvrier puisqu'il sert essentiellement d'idéologie au développement de l'industrie dans un pays pré-capitaliste, l'URSS, débouchant sur une nouvelle forme de capitalisme.

De là à la conviction que les limites révolutionnaires du marxisme y sont intrinsèques, il n'y a qu'un pas que Korsch n'hésitera pas à franchir. Le marxisme pourra être une idéologie pour le prolétariat en lutte avec la bourgeoisie, mais sera impuissant à fonder les intérêts d'un prolétariat autonome.

Le dernier ouvrage de Korsch, *Karl Marx*, achève l'évolution de sa pensée. Il s'agit d'un ouvrage académique et non plus d'un texte engagé dans les luttes politiques. Le marxisme y est abordé d'abord comme simple science formelle (méthodologie et épistémologie), puis comme conception matérialiste de l'histoire.

Qu'il suffise ici de noter, avec Goode, une propension nouvelle à insister sur l'aspect « scientifique » du marxisme considéré avant tout « comme recherche strictement empirique » (cité p. 142) et caractérisé par les principaux éléments de la conception positiviste de la méthode scientifique y compris la quantification. Malgré ceci, le marxisme ne perd pas son contenu critique car il se présente comme « la science du travail social » (p. 164). Ce qui ne va pas sans ambiguïté. Mais ici l'exposé de Korsch ne fait que reprendre sans grande conviction quelques thèmes du *Capital* pour enfin réaffirmer ses thèses antérieures sur la praxis révolutionnaire.

C'est ce qu'il continuera à faire dans ses derniers écrits (peu nombreux) durant son pénible exil en Amérique. Son *Karl Marx* souffre déjà de l'épuisement de la pensée qu'accentueront encore les difficultés matérielles et surtout peut-être l'éloignement de tout engagement politique pour celui qui avait soutenu que

la pensée ne pouvait avoir d'autre contenu que l'action.

Voilà schématisé l'essentiel de l'ouvrage de Patrick Goode. Il s'agit d'une thèse de doctorat dirigée par T.B. Bottomore. On y retrouve tous les défauts, tout l'académisme du genre. On y retrouve surtout une grande froideur, une absence manifeste de sympathie et au fond un manque de communication profonde avec la pensée de Korsch. Jamais il ne parvient à en dégager l'originalité. C'est pourquoi le principal mérite de cet ouvrage est de rappeler le souvenir de l'auteur de *Marxisme et philosophie* plus que de le faire comprendre et aimer. C'est quelque chose, mais ce n'est pas suffisant ! La réhabilitation de Korsch est encore à faire...

André VACHET

Département de science politique
Université d'Ottawa

SOLDATOS, Panayotis: *Souveraineté-Association, l'urgence de réfléchir*, Montréal 1979, Éditions France-Amérique, 1 vol., 209p.

Le présent ouvrage arbore un titre qui, en apparence, en fait un corps étranger dans « Études Internationales ». Il ne s'agit cependant pas d'un essai polémique de plus sur l'actualité interne québécoise, mais d'une tentative de restitution scientifique des phénomènes contemporains d'association et d'intégration en général, de souveraineté partagée en particulier. Replacer la problématique québécoise dans une démarche internationaliste et comparée, situer le conflit fédéral-provincial dans un contexte dépassionné et si possible rationnel, tel est le double propos qui inspire l'auteur.

La première partie du nouveau travail de M. Soldatos, qui en compte quatre, est intitulée « En guise d'introduction: l'urgence de réfléchir, le discours de la réalité ». Dans cette brève section qui nous conduit de la page 19 à la page 32, l'auteur s'efforce de préciser « l'attitude intellectuelle générale qui sous-tend notre perception de la question canadienne ».